L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 13 JUIN 1886.

CORBY.

On s'est beaucoup exercé, depuis quelque temps, dans la presse, à propos de moi-disant désespérés, qui ont la prétention de faire école. Si ces gaillards-là croient faire du neuf, j'estime qu'ils se trompent, et les René, les Manfred et les Antony ne sont pas si loin de nous que nous n'en ayons conservé quelque peu le souvenir.

Quoi qu'il en soit, sur ce beau thème on s'est pris à débiter force théories et l'on a agité la question de savoir si l'on s'amuse moins aujourd'hui qu'on ne le faisait autrefois. C'est perdre son temps. Il y aura toujours des jeunes et des vieux, des mauvaises et des gens de bonne humeur.

Ce que je serais tenté d'accorder, ce que jadis on s'amusait plus en dehors et qu'aujourd'hui on s'amuse plus volontiers en dedans. Ainsi a disparu de nos mœurs le carnaval. Ainsi a disparu de la société que qu'on appelait l'homme à farces.

Je ne veux pas causer politique, Dieu m'en garde ! Mais il est certain qu'après la chute du premier Empire, il y eut pour les esprits comme une sorte de détente et de soulagement, qui se traduisit par une gaieté expansive dans toutes les classes de la société. C'était le temps où l'on ne pouvait se trouver quatre à table sans chanter, juste ou faux, chacun sa petite chanson. C'était le triomphe des paris gastronomiques et aussi de ces farces, d'un goût souvent douteux, mais qui avaient le don de faire rire tout le monde, et pour lesquelles la loi se montrait beaucoup moins prude qu'elle ne le serait aujourd'hui.

Mais me voici tombé dans le mal d'autrui, et je m'arrête pour dire que c'est d'un de ces joyeux fils de Panurge que je me propose d'entretenir le lecteur. Qu'il me permette d'abord de le lui présenter.

Il s'appelait Corby, était de taille moyenne, un peu rondelet, avait les traits réguliers, le geste et l'œil vifs et intelligents. Il se tenait droit comme un officier, dont il aimait à prendre l'allure. On saura tout à l'heure pourquoi. Fils unique de meuniers des environs de Meaux, riches pour le temps, il lui avait poussé de bonne heure de ces dents qu'on sent destinées à croquer les héritages. Aussi le père et la mère Corby, pour enrayer une jeunesse qu'ils prévoyaient pleine d'orage, s'étaient-ils hâtés de l'établir et de le marier, comme on met un paratonnerre sur un monument pour le préserver de la foudre.

—Comme cela, pensaient-ils, il sera bien forcé d'être sage.

Et voilà comme il devint marchand de soieries à Paris, dans la rue d'Aboukir, et épousa Mlle Euphrosine Tassaud, rien de moins dot et plus riche encore en ce qu'on est convenu d'appeler des espérances.

Sages précautions, que les parents prennent souvent, mais qui ne réussissent jamais. Il en fut de celles-là comme de tant d'autres. Les accidents et la nature de Corby aidant, il ne resta bientôt plus rier de ce bel échafaudage. Il eut d'abord la douleur de perdre sa femme, puis son père et sa mère. Il hérita pour la première fois, envoya à tous les diables le magasin de soieries et partit pour la campagne de Russie, non comme soldat, non comme fournisseur de l'armée, mais je ne sais quelle qualité d'aide de camp amateur du général La Tour-Maubourg, avec qui il avait été mis en relations.

Comment il se comporta à l'armée ? Ce serait curieux à connaître à cause de l'originalité du personnage. Il en contait beaucoup, mais n'était pas cru sur parole.

Se comporta-t-il en brave ? Il faut croire que non, en dépit de ses allures de soldat.

Quand il avait dégueripi quand il avait trouvé le froid par trop rigoureux. Puis, hélas ! hélas ! il avait toujours fait blanc de sui dépêcher, et dame, si l'on donnait quelque peu, qui diable était en état de le contredire ? Tout allait donc bien pour lui, à Meaux, où il s'était retiré, lorsqu'un jour le général à la Tour-Maubourg, en personne, y vint passer, en qualité d'inspecteur de cavalerie, la revue du régiment de cuirassiers qui y tenait garnison. C'était dans le commencement du règne de Louis-Philippe. Le général, tenu en disgrâce sous la Restauration, venait d'être réintégré dans son grade.

Corby était à Paris dans ce moment. Cela lui arrivait souvent. Dès qu'il apprend que le général La Tour-Maubourg doit se rendre à Meaux, il prend la diligence qui arrivait à l'Hôtel des Trois-Rois vers trois heures. Quand il descend de voiture, juste la revue venait d'être terminée, le régiment reprenait le chemin de la caserne, musique en tête et le général à cheval et entouré de deux aides de camp, descendait la rue Saint-Rémy, à travers des flots de population.

Corby se précipite, fend la foule, agite en l'air son chapeau :

—Mon général ! mon général, crie-t-il de toute la force de ses poumons, bonjour, mon général !

Lui, tourne la tête à ce bruit et reconnaît, en effet, Corby. Et par-dessus la foule il lui crie :

—Tiens, c'est Corby. Bonjour, l'ami. Eh bien ! Corby est-il toujours synonyme de corbeau ? Avez-vous toujours peur de la poudre ?

Corby rentra sous terre. Pour longtemps il cessa de causer campagnes.

Le héros était cassé.

Mais il ne semble que voici une préface bien longue pour deux ou trois anecdotes que je veux conter. Laissant donc de côté le rôle guerrier de maître Corby, j'arrive à ses autres exploits. Ils ont, en général, la chasse pour théâtre, et c'est à ce seul titre qu'ils ont droit de cité dans la *Chasse Illustrée*. J'en contrai, comme je l'ai dit, deux ou trois, au hasard de la plume, et, si le lecteur y prend goût, je lui donnerai le conseil d'aller à Meaux, frapper à la porte du vieux et de demander devant lui ce seul mot : Corby ! ce sera bien extraordinaire si le vieux n'accouche pas d'un sourire et d'une anecdote.

Commençons.

C'était dans le commencement de la Restauration. Un régiment de dragons de la garde royale venait remplacer, à Meaux, le régiment de cuirassiers qui y tenait garnison. On était au milieu de septembre, environ quinze jours avant l'ouverture de la chasse.

Quelques jeunes officiers, grands amateurs, et qui n'avaient pas eu le temps de nouer des relations dans le Multien, avaient demandé, pour prendre langue, si l'on pouvait leur indiquer un territoire où la chasse fût libre.

Ce n'était pas un cas très-rare en ce temps-là. On délivrait peu de ports d'armes. Le petit cultivateur des terrains morcelés, n'étant pas exposé à voir son champ de luzerne ou de trèfle traversé, piétiné dix ou vingt fois en un jour par une armée de braconniers munis ou non de permis de chasse, était plein de tolérance, d'indifférence même pour les alliés et venues du chasseur.

On leur indiqua donc une plaine assez vaste, bordée par la route de Paris et où ils pourraient s'exercer à leur aise.

—Vous n'aurez, leur dit-on, à ménager que la terre de Commentray. Oh ! pour celle-là, gardez-vous d'y mettre le pied. Le propriétaire est chasseur. Condamné au repos par une goutte implacable, il est d'autant plus jaloux de sa chasse qu'il ne peut en jouir. Vous n'aurez pas tiré deux coups de fusil sur sa propriété que vous verriez accourir ses deux gardes, qui vous dresseraient incontinent procès-verbal, et vous n'auriez à espérer grâce ni merci.

—Diable ! dit un des officiers, je vois que, si nous nous aventurons par là, nous ferons sagement de nous faire accompagner par un homme du pays, bien au courant du terrain, pour nous éviter une fâcheuse aventure.

—C'est inutile dit l'interlocuteur. La propriété est bordée partout d'ormes séculaires, qui ne laissent place à aucune erreur, à moins qu'elle ne soit volontaire.

—Allons, à demain.

Les officiers de la garde royale appartenaient, pour la plupart, à la noblesse, et beaucoup avaient de la fortune. Ceux-ci avaient à leur disposition domestiques et voitures. C'est dans un break du meilleur goût qu'ils se firent conduire au rendez-vous de chasse, enjoignant qu'on vînt les y prendre vers cinq heures.

Les voilà lancés dans la plaine. Corby, encore inconnu d'eux et mis au courant de leur projet, les y avait devancés.

Ils guerroyaient ainsi depuis plus d'une heure contre des perdreaux clairsemés et des lièvres imaginaires, quand ils virent venir à eux un chasseur de bonne apparence, ayant l'aspect d'un officier.

Après un échange de salutations réciproques :

—Pardon, Messieurs, dit le nouveau venu, je viens d'apprendre qu'un régiment de dragons de la garde a pris, ces jours-ci, garnison à Meaux, je crois devoir à votre allure, que je me trouve en présence d'officiers.

—En effet, Monsieur, nous sommes officiers du nouveau régiment.

—Je ne pouvais guère m'y tromper. Je m'y connais, car j'ai moi-même fait la campagne de Russie sous La Tour-Maubourg, dont j'étais aide de camp.

Les officiers s'inclinèrent respectueusement.

—Voilà bien, continua-t-il, le plus heureux des hasards. Si je suis venu à vous, c'est qu'en vérité il m'était pénible de voir des officiers, des frères d'armes s'exténuer pour un semblant de chasse, quand j'ai une si belle occasion de leur en offrir une meilleure.

Les officiers dressaient l'oreille.

—Vous voyez ce domaine, dit-il en montrant du geste les grands ormes, il est à moi.

—Pardon, Monsieur, dit un des officiers, on nous l'avait signalé, mais on nous avait dit que le propriétaire.....

—Avait la goutte. Ah ! que voulez-vous ? C'est cette maudite campagne de Russie. Mais vous savez, cela vous prend, cela vous quitte, et vraiment je suis heureux qu'elle m'ait donné congé aujourd'hui, puisque cela m'aura permis de vous être agréable. Ma chasse est vive en gibier, très bien gardée....

—On nous en avait prévenus, reprit le même officier, mais, ajouta-t-il en riant, on nous avait bien recommandé de la respecter.

—Et moi, je vous recommande de la mettre à sac.

Ce fut un déluge de félicitations, de remerciements.

—Non, non, dit-il, ne me remerciez pas, c'est moi qui suis le mieux partagé.

Puis il ajouta :

—Je regrette malheureusement de ne pouvoir vous accompagner immédiatement. Voici la route, j'y vais attendre deux amis que la diligence de Paris doit m'amener tout à l'heure.....

—Nous attendrons, Monsieur.

—M'attendre ! Perdre un temp précieux ; non, non, partez, chassez, nous vous rejoindrons tantôt. Les gardes accourront aux coups de fusil ; dites-leur que vous avez mon autorisation et que je leur recommande de vous conduire aux bons endroits.

Nouvelle avalanche de remerciements.

—Vraiment ; c'est trop aimable, etc., etc.

—Mon Dieu, Monsieur, comment reconnaître.....?

—Jamais, Monsieur, nous n'oublierons, etc.

Puis, la fièvre les prenant, ils allaient partir d'un pied léger, quand l'autre, se retournant :

—Pardon, Messieurs, encore un mot, s'il vous plaît.

Les officiers se retournent et s'arrêtent.

—Je vous invite à ma chasse, oui, mais j'y mets une condition, oh ! une condition expresse, absolue.

—Quoi donc, Monsieur ?

—C'est que vous viendrez tous les quatre dîner ce soir, après la chasse, au château ; mais là, entre nous, sans cérémonie.

—Vraiment, Monsieur, ce serait abuser....

—A six heures, vous entendrez sonner la cloche au château.

—Mais, Monsieur.....

—A six heures.

Et il s'éloigna, faisant un peu traîner sa jambe.

Quand les officiers furent à quelque distance :

—Que nous chantait donc ce Monsieur du café, que cet aimable châtelin était un impotant, un vilain homme, un grincheux ?

—Il y a toujours des gens comme cela, dit un autre.

—Probablement, dit un troisième, qu'il ne l'aura pas invité à sa chasse.

—*Judé ive.* Vous avez le doigt dessus, capitaine.

—Il n'y a pas d'homme plus charmant.

—En chasse, Messieurs, en chasse ; nous célébrerons, ce soir, ses vertus après boire.

Ils franchissent la fameuses allée d'ormes. *Et pif, paf*, voilà la fusillade qui commence, nourrie, pétrifiante. Et les perdreaux de culbuter, les lièvres de faire le manchon à droite, à gauche, en arrière, en avant. Il ne fallut pas un long temps de ce manège pour attirer les gardes.

Mais quoi ! c'était M. le marquis de X..., M. le comte de Y..., M. le baron de Z..... Le châtelain les avait invités à chasser, il les attendait à dîner. Il avait même recommandé aux gardes de les mener aux bons endroits.

Les gardes ne pouvaient que s'incliner. Ils saluèrent, prirent chacun deux carniers sur leur dos, et le massacre recommença de plus belle.

Pendant ce temps, l'enclosé du château entendait la pétarade et maugréait, jurait contre ses gardes.

—Oh ! les scélérats ! les gredins ! Payez donc des gens pareils ! Ah ! mes pauvres perdreaux ! sont-ils sourds, les gredins ! Je les vois d'ici, là-bas, au cabaret de la *Croix-d'Or*. Ils sont en train de boire, qui sait ? peut-être avec des braconniers. Demain, ce soir, je les mets à la porte, etc., etc.

Vers cinq heures, ainsi que cela avait été convenu, le break arriva pour ramener les officiers. Comme ils devaient rester à dîner, il fut question de le renvoyer, ou donnant de nouveaux ordres pour le soir. Mais l'un d'eux demanda à faire une observation.

—Ce Monsieur a voulu nous recevoir sans cérémonie, soit ; c'est l'affaire de sa parfaite urbanité. Mais je ne pense pas que nous soyons absolument tenus de nous conformer, et je crois qu'il serait loin de se montrer offensé si nous lui faisions, de notre côté, la gracieuseté de nous présenter en tenue.

L'avis fut goûté. Au fond, comme le costume des officiers de la Garde était fort brillant, peut-être n'étaient-ils pas fâchés de l'occasion qui se présentait de l'exhiber. Et puis, qui sait ? peut-être aussi les murs du manoir dissimulaient-ils la présence de jeunes demoiselles....

Bref, ils retournent à Meaux, font leur grande toilette et arrivent au château. Quels rêves gastronomiques ou amoureux leur passèrent par la cervelle pendant l'aller et le retour ? Je le laisse à deviner.

Il se font annoncer.

—Monsieur, dit Jean ou François à son maître, il y a là quatre officiers qui demandent à parler à Monsieur.

—Quatre officiers ! et que me veulent-ils ces quatre officiers ? Ce n'est pas ici le convoi de Malborough.

—Je ne sais pas, Monsieur, ils disent comme cela qu'ils viennent pour dîner.

—Pour dîner ?

—Oui, et que Monsieur les a invités.

—Je les ai invités ? Ah ! çà, est-ce que tous le monde a juré de se moquer de moi, les domestiques, les gardes et tous ? Au fait, faites-les entrer, ces officiers, je verrai bien ce qu'ils ont dans le ventre.

Mais, Monsieur, s'ils n'ont pas dîné....

—Va-t'en, et fait entrer.

Les quatre officiers, en tenue de gala, sont introduits et se découvrent.

—Pardon, Monsieur, permettez-moi de m'étonner de votre visite à pareille heure, quand je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Je vous serai fort obligé de me dire ce qui me procure l'honneur de vous voir.

—Non Dieu, Monsieur, dit un capitaine, nous venons simplement dîner avec le maître du château.

—Le maître du château ?

—Qui nous a invités tous les quatre.

—Il vous a invités tous les quatre ?

—Mais oui, Monsieur, dit l'officier que la longueur de ce préambule commençait à impatienter.

—Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, où et quand ce propriétaire vous a invités ?

—Mais tantôt, quand il nous a engagés de chasser sur ses pommes, bonjour, mon général !

Lui, tourne la tête à ce bruit et reconnaît, en effet, Corby. Et par-dessus la foule il lui crie :

—Tiens, c'est Corby. Bonjour, l'ami. Eh bien ! Corby est-il toujours synonyme de corbeau ? Avez-vous toujours peur de la poudre ?

Corby rentra sous terre. Pour longtemps il cessa de causer campagnes.

Le héros était cassé.

Mais il ne semble que voici une préface bien longue pour deux ou trois anecdotes que je veux conter. Laissant donc de côté le rôle guerrier de maître Corby, j'arrive à ses autres exploits. Ils ont, en général, la chasse pour théâtre, et c'est à ce seul titre qu'ils ont droit de cité dans la *Chasse Illustrée*. J'en contrai, comme je l'ai dit, deux ou trois, au hasard de la plume, et, si le lecteur y prend goût, je lui donnerai le conseil d'aller à Meaux, frapper à la porte du vieux et de prononcer devant lui ce seul mot : Corby ! ce sera bien extraordinaire si le vieux n'accouche pas d'un sourire et d'une anecdote.

Commençons.

C'était dans le commencement de la Restauration. Un régiment de dragons de la garde royale venait remplacer, à Meaux, le régiment de cuirassiers qui y tenait garnison. On était au milieu de septembre, environ quinze jours avant l'ouverture de la chasse.

Quelques jeunes officiers, grands amateurs, et qui n'avaient pas eu le temps de nouer des relations dans le Multien, avaient demandé, pour prendre langue, si l'on pouvait leur indiquer un territoire où la chasse fût libre.

Ce n'était pas un cas très-rare en ce temps-là. On délivrait peu de ports d'armes. Le petit cultivateur des terrains morcelés, n'étant pas exposé à voir son champ de luzerne ou de trèfle traversé, piétiné dix ou vingt fois en un jour par une armée de braconniers munis ou non de permis de chasse, était plein de tolérance, d'indifférence même pour les alliés et venues du chasseur.

On leur indiqua donc une plaine assez vaste, bordée par la route de Paris et où ils pourraient s'exercer à leur aise.

—Vous n'aurez, leur dit-on, à ménager que la terre de Commentray. Oh ! pour celle-là, gardez-vous d'y mettre le pied. Le propriétaire est chasseur. Condamné au repos par une goutte implacable, il est d'autant plus jaloux de sa chasse qu'il ne peut en jouir. Vous n'aurez pas tiré deux coups de fusil sur sa propriété que vous verriez accourir ses deux gardes, qui vous dresseraient incontinent procès-verbal, et vous n'auriez à espérer grâce ni merci.

—Diable ! dit un des officiers, je vois que, si nous nous aventurons par là, nous ferons sagement de nous faire accompagner par un homme du pays, bien au courant du terrain, pour nous éviter une fâcheuse aventure.

—C'est inutile dit l'interlocuteur. La propriété est bordée partout d'ormes séculaires, qui ne laissent place à aucune erreur, à moins qu'elle ne soit volontaire.

—Allons, à demain.

Les officiers de la garde royale appartenaient, pour la plupart, à la noblesse, et beaucoup avaient de la fortune. Ceux-ci avaient à leur disposition domestiques et voitures. C'est dans un break du meilleur goût qu'ils se firent conduire au rendez-vous de chasse, enjoignant qu'on vînt les y prendre vers cinq heures.

Les voilà lancés dans la plaine. Corby, encore inconnu d'eux et mis au courant de leur projet, les y avait devancés.

Ils guerroyaient ainsi depuis plus d'une heure contre des perdreaux clairsemés et des lièvres imaginaires, quand ils virent venir à eux un chasseur de bonne apparence, ayant l'aspect d'un officier.

Après un échange de salutations réciproques :

—Pardon, Messieurs, dit le nouveau venu, je viens d'apprendre qu'un régiment de dragons de la garde a pris, ces jours-ci, garnison à Meaux, je crois devoir à votre allure, que je me trouve en présence d'officiers.

—En effet, Monsieur, nous sommes officiers du nouveau régiment.

—Je ne pouvais guère m'y tromper. Je m'y connais, car j'ai moi-même fait la campagne de Russie sous La Tour-Maubourg, dont j'étais aide de camp.

Les officiers s'inclinèrent respectueusement.

—Voilà bien, continua-t-il, le plus heureux des hasards. Si je suis venu à vous, c'est qu'en vérité il m'était pénible de voir des officiers, des frères d'armes s'exténuer pour un semblant de chasse, quand j'ai une si belle occasion de leur en offrir une meilleure.

Les officiers dressaient l'oreille.

—Vous voyez ce domaine, dit-il en montrant du geste les grands ormes, il est à moi.

—Pardon, Monsieur, dit un des officiers, on nous l'avait signalé, mais on nous avait dit que le propriétaire.....

—Avait la goutte. Ah ! que voulez-vous ? C'est cette maudite campagne de Russie. Mais vous savez, cela vous prend, cela vous quitte, et vraiment je suis heureux qu'elle m'ait donné congé aujourd'hui, puisque cela m'aura permis de vous être agréable. Ma chasse est vive en gibier, très bien gardée....

—On nous en avait prévenus, reprit le même officier, mais, ajouta-t-il en riant, on nous avait bien recommandé de la respecter.

—Et moi, je vous recommande de la mettre à sac.

Ce fut un déluge de félicitations, de remerciements.

—Non, non, dit-il, ne me remerciez pas, c'est moi qui suis le mieux partagé.

Puis il ajouta :

—Je regrette malheureusement de ne pouvoir vous accompagner immédiatement. Voici la route, j'y vais attendre deux amis que la diligence de Paris doit m'amener tout à l'heure.....

—Nous attendrons, Monsieur.

—M'attendre ! Perdre un temp précieux ; non, non, partez, chassez, nous vous rejoindrons tantôt. Les gardes accourront aux coups de fusil ; dites-leur que vous avez mon autorisation et que je leur recommande de vous conduire aux bons endroits.

Nouvelle avalanche de remerciements.

—Vraiment ; c'est trop aimable, etc., etc.

—Mon Dieu, Monsieur, comment reconnaître.....?

—Jamais, Monsieur, nous n'oublierons, etc.

Puis, la fièvre les prenant, ils allaient partir, lorsqu'un jour le général à la Tour-Maubourg, en personne, y vint passer, en qualité d'inspecteur de cavalerie, la revue du régiment de cuirassiers qui y tenait garnison. C'était dans le commencement du règne de Louis-Philippe. Le général, tenu en disgrâce sous la Restauration, venait d'être réintégré dans son grade.

Corby était à Paris dans ce moment. Cela lui arrivait souvent. Dès qu'il apprend que le général La Tour-Maubourg doit se rendre à Meaux, il prend la diligence qui arrivait à l'Hôtel des Trois-Rois vers trois heures. Quand il descend de voiture, juste la revue venait d'être terminée, le régiment reprenait le chemin de la caserne, musique en tête et le général à cheval et entouré de deux aides de camp, descendait la rue Saint-Rémy, à travers des flots de population.

Corby se précipite, fend la foule, agite en l'air son chapeau :

—Mon général ! mon général, crie-t-il de toute la force de ses poumons, bonjour, mon général !

Lui, tourne la tête à ce bruit et reconnaît, en effet, Corby. Et par-dessus la foule il lui crie :

—Tiens, c'est Corby. Bonjour, l'ami. Eh bien ! Corby est-il toujours synonyme de corbeau ? Avez-vous toujours peur de la poudre ?

Corby rentra sous terre. Pour longtemps il cessa de causer campagnes.

Le héros était cassé.

Mais il ne semble que voici une préface bien longue pour deux ou trois anecdotes que je veux conter. Laissant donc de côté le rôle guerrier de maître Corby, j'arrive à ses autres exploits. Ils ont, en général, la chasse pour théâtre, et c'est à ce seul titre qu'ils ont droit de cité dans la *Chasse Illustrée*. J'en contrai, comme je l'ai dit, deux ou trois, au hasard de la plume, et, si le lecteur y prend goût, je lui donnerai le conseil d'aller à Meaux, frapper à la porte du vieux et de prononcer devant lui ce seul mot : Corby ! ce sera bien extraordinaire si le vieux n'accouche pas d'un sourire et d'une anecdote.

Commençons.

C'était dans le commencement de la Restauration. Un régiment de dragons de la garde royale venait remplacer, à Meaux, le régiment de cuirassiers qui y tenait garnison. On était au milieu de septembre, environ quinze jours avant l'ouverture de la chasse.

Quelques jeunes officiers, grands amateurs, et qui n'avaient pas eu le temps de nouer des relations dans le Multien, avaient demandé, pour prendre langue, si l'on pouvait leur indiquer un territoire où la chasse fût libre.

Ce n'était pas un cas très-rare en ce temps-là. On délivrait peu de ports d'armes. Le petit cultivateur des terrains morcelés, n'étant pas exposé à voir son champ de luzerne ou de trèfle traversé, piétiné dix ou vingt fois en un jour par une armée de braconniers munis ou non de permis de chasse, était plein de tolérance, d'indifférence même pour les alliés et venues du chasseur.

On leur indiqua donc une plaine assez vaste, bordée par la route de Paris et où ils pourraient s'exercer à leur aise.

—Vous n'aurez, leur dit-on, à ménager que la terre de Commentray. Oh ! pour celle-là, gardez-vous d'y mettre le pied. Le propriétaire est chasseur. Condamné au repos par une goutte implacable, il est d'autant plus jaloux de sa chasse qu'il ne peut en jouir. Vous n'aurez pas tiré deux coups de fusil sur sa propriété que vous verriez accourir ses deux gardes, qui vous dresseraient incontinent procès-verbal, et vous n'auriez à espérer grâce ni merci.

—Diable ! dit un des officiers, je vois que, si nous nous aventurons par là, nous ferons sagement de nous faire accompagner par un homme du pays, bien au courant du terrain, pour nous éviter une fâcheuse aventure.

—C'est inutile dit l'interlocuteur. La propriété est bordée partout d'ormes séculaires, qui ne laissent place à aucune erreur, à moins qu'elle ne soit volontaire.

—Allons, à demain.

Les officiers de la garde royale appartenaient, pour la plupart, à la noblesse, et beaucoup avaient de la fortune. Ceux-ci avaient à leur disposition domestiques et voitures. C'est dans un break du meilleur goût qu'ils se firent conduire au rendez-vous de chasse, enjoignant qu'on vînt les y prendre vers cinq heures.

Les voilà lancés dans la plaine. Corby, encore inconnu d'eux et mis au courant de leur projet, les y avait devancés.

Ils guerroyaient ainsi depuis plus d'une heure contre des perdreaux clairsemés et des lièvres imaginaires, quand ils virent venir à eux un chasseur de bonne apparence, ayant l'aspect d'un officier.

Après un échange de salutations réciproques :

—Pardon, Messieurs, dit le nouveau venu, je viens d'apprendre qu'un régiment de dragons de la garde a pris, ces jours-ci, garnison à Meaux, je crois devoir à votre allure, que je me trouve en présence d'officiers.

—En effet, Monsieur, nous sommes officiers du nouveau régiment.

—Je ne pouvais guère m'y tromper. Je m'y connais, car j'ai moi-même fait la campagne de Russie sous La Tour-Maubourg, dont j'étais aide de camp.

Les officiers s'inclinèrent respectueusement.

—Voilà bien, continua-t-il, le plus heureux des hasards. Si je suis venu à vous, c'est qu'en vérité il m'était pénible de voir des officiers, des frères d'armes s'exténuer pour un semblant de chasse, quand j'ai une si belle occasion de leur en offrir une meilleure.

Les officiers dressaient l'oreille.

—Vous voyez ce domaine, dit-il en montrant du geste les grands ormes, il est à moi.

—Pardon, Monsieur, dit un des officiers, on nous l'avait signalé, mais on nous avait dit que le propriétaire.....

—Avait la goutte. Ah ! que voulez-vous ? C'est cette maudite campagne de Russie. Mais vous savez, cela vous prend, cela vous quitte, et vraiment je suis heureux qu'elle m'ait donné congé aujourd'hui, puisque cela m'aura permis de vous être agréable. Ma chasse est vive en gibier, très bien gardée....

—On nous en avait prévenus, reprit le même officier, mais, ajouta-t-il en riant, on nous avait bien recommandé de la respecter.

—Et moi, je vous recommande de la mettre à sac.

Ce fut un déluge de félicitations, de remerciements.

—Non, non, dit-il, ne me remerciez pas, c'est moi qui suis le mieux partagé.

Puis il ajouta :

—Je regrette malheureusement de ne pouvoir vous accompagner immédiatement. Voici la route, j'y vais attendre deux amis que la diligence de Paris doit m'amener tout à l'heure.....

—Nous attendrons, Monsieur.

—M'attendre ! Perdre un temp précieux ; non, non, partez, chassez, nous vous rejoindrons tantôt. Les gardes accourront aux coups de fusil ; dites-leur que vous avez mon autorisation et que je leur recommande de vous conduire aux bons endroits.

Nouvelle avalanche de remerciements.

—Vraiment ; c'est trop aimable, etc., etc.

—Mon Dieu, Monsieur, comment reconnaître.....?

—Jamais, Monsieur, nous n'oublierons, etc.

Puis, la fièvre les prenant, ils allaient partir, lorsqu'un jour le général à la Tour-Maubourg, en personne, y vint passer, en qualité d'inspecteur de cavalerie, la revue du régiment de cuirassiers qui y tenait garnison. C'était dans le commencement du règne de Louis-Philippe. Le général, tenu en disgrâce sous la Restauration, venait d'être réintégré dans son grade.

Corby était à Paris dans ce moment. Cela lui arrivait souvent. Dès qu'il apprend que le général La Tour-Maubourg doit se rendre à Meaux, il prend la diligence qui arrivait à l'Hôtel des Trois-Rois vers trois heures. Quand il descend de voiture, juste la revue venait d'être terminée, le régiment reprenait le chemin de la caserne, musique en tête et le général à cheval et entouré de deux aides de camp, descendait la rue Saint-Rémy, à travers des flots de population.

Corby se précipite, fend la foule, agite en l'air son chapeau :

—Mon général ! mon général, crie-t-il de toute la force de ses poumons, bonjour, mon général !

Lui, tourne la tête à ce bruit et reconnaît, en effet, Corby. Et par-dessus la foule il lui crie :

—Tiens, c'est Corby. Bonjour, l'ami. Eh bien ! Corby est-il toujours synonyme de corbeau ? Avez-vous toujours peur de la poudre ?

Corby rentra sous terre. Pour longtemps il cessa de causer campagnes.

Le héros était cassé.

Mais il ne semble que voici une préface bien longue pour deux ou trois anecdotes que je veux conter. Laissant donc de côté le rôle guerrier de maître Corby, j'arrive à ses autres exploits. Ils ont, en général, la chasse pour théâtre, et c'est à ce seul titre qu'ils ont droit de cité dans la *Chasse Illustrée*. J'en contrai, comme je l'ai dit, deux ou trois, au hasard de la plume, et, si le lecteur y prend goût, je lui donnerai le conseil d'aller à Meaux, frapper à la porte du vieux et de prononcer devant lui ce seul mot : Corby ! ce sera bien extraordinaire si le vieux n'accouche pas d'un sourire et d'une anecdote.

Commençons.

C'était dans le commencement de la Restauration. Un régiment de dragons de la garde royale venait remplacer, à Meaux, le régiment de cuirassiers qui y tenait garnison. On était au milieu de septembre, environ quinze jours avant l'ouverture de la chasse.

Quelques jeunes officiers, grands amateurs, et qui n'avaient pas eu le temps de nouer des relations dans le Multien, avaient demandé, pour prendre langue, si l'on pouvait leur indiquer un territoire où la chasse fût libre.

Ce n'était pas un cas très-rare en ce temps-là. On délivrait peu de ports d'armes. Le petit cultivateur des terrains morcelés, n'étant pas exposé à voir son champ de luzerne ou de trèfle traversé, piétiné dix ou vingt fois en un jour par une armée de braconniers munis ou non de permis de chasse, était plein de tolérance, d'indifférence même pour les alliés et venues du chasseur.

On leur indiqua donc une plaine assez vaste, bordée par la route de Paris et où ils pourraient s'exercer à leur aise.

—Vous n'aurez, leur dit-on, à ménager que la terre de Commentray. Oh ! pour celle-là, gardez-vous d'y mettre le pied. Le propriétaire est chasseur. Condamné au repos par une goutte implacable, il est d'autant plus jaloux de sa chasse qu'il ne peut en jouir. Vous n'aurez pas tiré deux coups de fusil sur sa propriété que vous verriez accourir ses deux gardes, qui vous dresseraient incontinent procès-verbal, et vous n'auriez à espérer grâce ni merci.

—Diable ! dit un des officiers, je vois que, si nous nous aventurons par là, nous ferons sagement de nous faire accompagner par un homme du pays, bien au courant du terrain, pour nous éviter une fâcheuse aventure.

—C'est inutile dit l'interlocuteur. La propriété est bordée partout d'ormes séculaires, qui ne laissent place à aucune erreur, à moins qu'elle ne soit volontaire.

—Allons, à demain.

Les officiers de la garde royale appartenaient, pour la plupart, à la noblesse, et beaucoup avaient de la fortune. Ceux-ci avaient à leur disposition domestiques et voitures. C'est dans un break du meilleur goût qu'ils se firent conduire au rendez-vous de chasse, enjoignant qu'on vînt les y prendre vers cinq heures.

Les voilà lancés dans la plaine. Corby, encore inconnu d'eux et mis au courant de leur projet, les y avait devancés.

Ils guerroyaient ainsi depuis plus d'une heure contre des perdreaux clairsemés et des lièvres imaginaires, quand ils virent venir à eux un chasseur de bonne apparence, ayant l'aspect d'un officier.

Après un échange de salutations réciproques :

—Pardon, Messieurs, dit le nouveau venu, je viens d'apprendre qu'un régiment de dragons de la garde a pris, ces jours-ci, garnison à Meaux, je crois devoir à votre allure, que je me trouve en présence d'officiers.

—En effet, Monsieur, nous sommes officiers du nouveau régiment.

—Je ne pouvais guère m'y tromper. Je m'y connais, car j'ai moi-même fait la campagne de Russie sous La Tour-Maubourg, dont j'étais aide de camp.

Les officiers s'inclinèrent respectueusement.

—Voilà bien, continua-t-il, le plus heureux des hasards. Si je suis venu à vous, c'est qu'en vérité il m'était pénible de voir des officiers, des frères d'armes s'exténuer pour un semblant de chasse, quand j'ai une si belle occasion de leur en offrir une meilleure.

Les officiers dressaient l'oreille.

—Vous voyez ce domaine, dit-il en montrant du geste les grands ormes, il est à moi.

—Pardon, Monsieur, dit un des officiers, on nous l'avait signalé, mais on nous avait dit que le propriétaire.....

—Avait la goutte. Ah ! que voulez-vous ? C'est cette maudite campagne de Russie. Mais vous savez, cela vous prend, cela vous quitte, et vraiment je suis heureux qu'elle m'ait donné congé aujourd'hui, puisque cela m'aura permis de vous être agréable. Ma chasse est vive en gibier, très bien gardée....

—On nous en avait prévenus, reprit le même officier, mais, ajouta-t-il en riant, on nous avait bien recommandé de la respecter.

—Et moi, je vous recommande de la mettre à sac.

Ce fut un déluge de félicitations, de remerciements.

—Non, non, dit-il, ne me remerciez pas, c'est moi qui suis le mieux partagé.

Puis il ajouta :

—Je regrette malheureusement de ne pouvoir vous accompagner immédiatement. Voici la route, j'y vais attendre deux amis que la diligence de Paris doit m'amener tout à l'heure.....

—Nous attendrons, Monsieur.

—M'attendre ! Perdre un temp précieux ; non, non, partez, chassez, nous vous rejoindrons tantôt. Les gardes accourront aux coups de fusil ; dites-leur que vous avez mon autorisation et que je leur recommande de vous conduire aux bons endroits.

Nouvelle avalanche de remerciements.

—Vraiment ; c'est trop aimable, etc., etc.

—Mon Dieu, Monsieur, comment reconnaître.....?

—Jamais, Monsieur, nous n'oublierons, etc.

Puis, la fièvre les prenant, ils allaient partir d'un pied léger, quand l'autre, se retournant :

—Pardon, Messieurs, encore un mot, s'il vous plaît.

Les officiers se retournent et s'arrêtent.

—Je vous invite à ma chasse, oui, mais j'y mets une condition, oh ! une condition expresse, absolue.

—Quoi donc, Monsieur ?

—C'est que vous viendrez tous les quatre dîner ce soir, après la chasse, au château ; mais là, entre nous, sans cérémonie.

—Vraiment, Monsieur, ce serait abuser....

—A six heures, vous entendrez sonner la cloche au château.

—Mais, Monsieur.....

—A six heures.

Et il s'éloigna, faisant un peu traîner sa jambe.

Quand les officiers furent à quelque distance :

—Que nous chantait donc ce Monsieur du café, que cet aimable châtelin était un impotant, un vilain homme, un grincheux ?

—Il y a toujours des gens comme cela, dit un autre.

—Probablement, dit un troisième, qu'il ne l'aura pas invité à sa chasse.

—*Judé ive.* Vous avez le doigt dessus, capitaine.

—Il n'y a pas d'homme plus charmant.

—En chasse, Messieurs, en chasse ; nous célébrerons, ce soir, ses vertus après boire.

Ils franchissent la fameuses allée d'ormes. *Et pif, paf*, voilà la fusillade qui commence, nourrie, pétrifiante. Et les perdreaux de culbuter, les lièvres de faire le manchon à droite, à gauche, en arrière, en avant. Il ne fallut pas un long temps de ce manège pour attirer les gardes.

Mais quoi ! c'était M. le marquis de X..., M. le comte de Y..., M. le baron de Z..... Le châtelain les avait invités à chasser, il les attendait à dîner. Il avait même recommandé aux gardes de les mener aux bons endroits.

Les gardes ne pouvaient que s'incliner. Ils saluèrent, prirent chacun deux carniers sur leur dos, et le massacre recommença de plus belle.

Pendant ce temps, l'enclosé du château entendait la pétarade et maugréait, jurait contre ses gardes.

—Oh ! les scélérats ! les gredins ! Payez donc des gens pareils ! Ah ! mes pauvres perdreaux ! sont-ils sourds, les gredins ! Je les vois d'ici, là-bas, au cabaret de la *Croix-d'Or*. Ils sont en train de boire, qui sait ? peut-être avec des braconniers. Demain, ce soir, je les mets à la porte, etc., etc.

Vers cinq heures, ainsi que cela avait été convenu, le break arriva pour ramener les officiers. Comme ils devaient rester à dîner, il fut question de le renvoyer, ou donnant de nouvea